

PAUL VERCHÈRES

La falaise de la mort



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-071

La falaise de la mort

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 595 : version 1.0

La falaise de la mort

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

– Écoute Guy, tu as besoin de repos comme tout le monde, le voyage que je te propose serait pour toi un voyage d'agrément et, en plus, tu pourrais m'être d'un grand secours.

L'Arsène Lupin canadien semblait réfléchir.

Son bon ami Paul Thibault, inventeur, voulait absolument l'amener dans une contrée éloignée du nord de la province.

Le jeune inventeur devait mettre à point un nouveau modèle d'avion fusées.

Déjà, il avait eu beaucoup de difficultés avec un groupe d'espions internationaux et c'est une des raisons qui le forçaient à s'éloigner de « Gangsterville » ou Montréal.

– Combien serez vous ?

– Nous serons sept, c'est-à-dire, huit avec toi. Il y a tout d'abord mon vieil ami, le colonel

Barklay.

– Je le connais.

– Mon cousin, André Villecourt, et sa femme, Jeanne, un aide ou plutôt un gardien de mon invention, Ted Beaucage, mon domestique Joseph, et enfin, une cuisinière que j’engagerai sous peu. Toi et moi, et nous serons huit.

– Combien de temps resterez-vous là-bas ?

Un mois, tout au plus.

– Et tu apportes avec toi ton invention ?

– C’est-à-dire, une partie seulement. La partie que je tiens à perfectionner. La partie la plus importante.

– Je comprends.

– Alors mon vieux ?

– Quand partez-vous ? demanda Guy.

– Dans trois jours.

Verchères se leva :

– Je te téléphonerai. Je t’avoue que ton voyage m’intéresse. Mais d’ici trois jours, il peut se

produire bien des choses.

– C'est entendu. J'attendrai ton appel.

Les deux amis se serrèrent la main et Paul Thibault se retira.

Le lendemain, il recevait un téléphone de Verchères, lui annonçant qu'il acceptait l'invitation.

On était au commencement du mois d'août. Les plus grosses journées d'été approchaient.

Devant la demeure de Paul Thibault, jeune inventeur, une activité peu ordinaire régnait.

C'est que c'était aujourd'hui que Thibault partait avec quelques amis pour les Laurentides.

Devant la porte de la maison, une automobile à laquelle on avait attaché une remorque semblait attendre l'arrivée des voyageurs.

Tout à coup, la sonnette de la porte d'entrée résonna.

Le domestique Joseph alla ouvrir.

Devant lui, se trouvait un homme, encore jeune, bâti comme un athlète et tenant une grosse

valise à chaque bras.

– Bonjour monsieur Verchères, dit le domestique.

– Bonjour Joseph.

– Laissez vos valises ici, je vais les porter dans l'automobile.

– Très bien.

Paul Thibault s'avança au devant de son ami.

– Bonjour Guy.

– Bonjour. Vous êtes déjà prêt à partir ?

– Ce ne sera pas long. Je n'ai pas encore de cuisinière mais j'en engagerai une dans quelque village.

– Alors, nous ne partirons que sept ?

– Non huit, car l'autre jour, j'oubliais le chauffeur.

Thibault amena son ami au salon.

– Viens, je vais te présenter nos compagnons de voyage.

Les deux hommes entrèrent et Verchères se

dirigea immédiatement vers un gros homme d'une cinquantaine d'années, l'œil sévère, et portant une moustache à la coupe militaire.

– Bonjour colonel Barklay. Comment allez-vous ?

– Bonjour jeune homme. Très bien, je vous remercie.

Thibault s'approcha.

– Tiens Guy, je te présente mon cousin André Villecourt, madame Villecourt.

Puis, se retournant du côté de son cousin.

– Mon bon ami, Guy Verchères.

Verchères salua le jeune couple.

Villecourt pouvait avoir vingt-cinq ans. Sa femme environ vingt-trois.

Madame Villecourt était plus que jolie, ses traits étaient très délicats. Elle possédait une chevelure noire comme celle des Italiennes. Ces yeux, noirs également, semblaient jeter des éclairs de lumière.

Verchères jugea immédiatement qu'elle devait

être très flirt, car lorsqu'elle donna la main à l'Arsène Lupin canadien, elle la retint plus longtemps que ne l'exige la coutume.

– Je suis vraiment très heureuse de faire votre connaissance, cher monsieur, mon cousin m'a souvent parlé de vous et j'avais hâte de vous connaître.

– Enchanté madame,, dit simplement Verchères.

Thibault lui présenta ensuite une espèce de géant à la figure de brute.

– Voici Ted Beaucage.

Verchères lui présenta la main mais celui-ci fit mine de ne pas l'avoir aperçue. Thibault fit un signe à Guy et ce dernier s'avança vers un jeune homme portant une casquette de chauffeur.

– Et voici le chauffeur, Pierre Lanthier. Le jeune homme serra vigoureusement la main de Verchères.

– Tous le monde est prêt ? demanda le chauffeur.

– Je crois que oui, répondit Paul.

Joseph, le domestique, entraît justement.

– Tous les bagages sont placés.

– Alors, allons-y.

Joseph et le colonel prirent place dans l'automobile.

Les cinq autres montèrent dans la roulotte.

Madame Villecourt, intentionnellement, s'installa aux côtés de Guy Verchères.

Quelques secondes plus tard, la voiture partait.

– Alors, vous prenez des vacances, mon cher Guy ?

Verchères se retourna surpris. C'était madame Villecourt qui venait de lui adresser la parole.

André Villecourt se mit à rire.

– C'est une habitude, dit-il à Verchères, elle appelle tout le monde par leur petit nom.

– Et mon mari en est toujours jaloux.

Un court silence s'établit.

Puis, Verchères daigna répondre à la question de madame Villecourt.

– Eh oui, chère madame, je prends des vacances.

– Voulez-vous me faire plaisir, mon cher Guy, reprit Jeanne.

– Certainement, madame.

– Eh bien, appelez-moi Jeanne, voulez-vous ?

– Si votre mari n’y voit pas d’inconvénients.

– Moi, dit André en riant, mais non... voyons... je connais ma femme... je sais qu’elle aime cela.

– Alors, c’est entendu... Jeanne.

Et la conversation se continua sur des propos badins.

Vers midi, la voiture s’arrêta devant un gros restaurant des Laurentides.

Tout le monde descendit pour aller manger quelques sandwiches.

Au milieu du repas, Paul Thibault prit la parole.

– Il faut maintenant que je trouve une servante.

– Vous voulez dire une cuisinière, reprit Jeanne ?

– Justement.

– Si tu demandais au restaurateur, fit Guy Verchères, peut-être connaît-il quelqu'un ?

– C'est une idée.

– Eh monsieur ?

– Qu'y a-t-il ?

– Venez ici une minute.

Le restaurateur, un gros homme, s'approcha du groupe.

– J'aurais un service à vous demander.

– Quoi donc ?

– Je m'en vais passer un mois dans mon camp des Laurentides. Mais, voilà, je n'ai pas de cuisinière. Vous ne connaissiez pas quelque jeune fille qui aimerait se trouver un bon emploi.

Le restaurateur semblait réfléchir :

– Mon Dieu, je ne vois pas.

Au même moment, une jeune fille d'environ

vingt-cinq ans, qui était assise à une table près du groupe de voyageurs s'approcha :

– Excusez-moi, messieurs, mais j'ai entendu votre conversation... je vois que vous cherchez une jeune fille ?

– Oui, répondit Paul, il nous faut une cuisinière.

– Une cuisinière ?... Croyez-vous que je pourrais faire l'affaire ?

– Je ne sais pas... dit Paul.

Le colonel prit la parole.

– Écoute Paul, nous n'avons pas le choix. Si cette jeune fille est prête à travailler, il vaut mieux l'engager immédiatement.

– Tu as raison, dit Paul.

Le restaurateur voyant qu'on n'avait plus besoin de ses services retourna derrière son comptoir.

– Quel est votre nom, mademoiselle ?

– Lucette Gareau.

– Vous seriez prête à nous suivre à mon camp

des Laurentides ?

– Mais oui.

– Demeurez-vous dans cette paroisse ?

– Oui, monsieur.

– Et vos parents ?

– Je suis orpheline.

– Quant au salaire, je vous donnerais quinze dollars par semaine. Il faudrait aussi que vous agissiez comme femme de chambre.

La jeune fille semblait satisfaite.

– J’accepte, dit-elle. Le temps d’aller chercher mes bagages et je reviens.

Verchères remarqua que Ted Beaucage n’avait pas dit un mot du repas.

Guy prit Paul à part et lui demanda :

– Dis donc, ce dénommé Beaucage, il ne parle guère. Quel sorte de type est-ce ?

– Je vais te le dire, mais n’en dis pas un mot.

– Ne crains rien.

– Eh bien, c’est un ancien forçat.

– Quoi ! Un forçat

– Mais oui.

– Mais quelle idée as-tu d’engager un tel homme.

– Écoute bien. Ted, lorsqu’il est sorti du baignon n’était qu’un misérable. Un soir je m’en allais sur une route de campagne en voiture, j’aperçus quelque chose, à terre, devant moi. J’ai arrêté ma voiture et je suis descendu. C’était Ted.

– Qu’est-ce qu’il avait ?

– Une automobile l’avait renversé. Il était sans connaissance. Je l’ai ramené chez moi. Lorsqu’il reprit connaissance, je voulus l’envoyer à l’hôpital, mais il refusa et me raconta sa vie. À force de soins, je réussis à le ramener à la santé.

– Et depuis ce temps, il te doit un éternel dévouement, je suppose ?

– Oui et il me l’a prouvé souvent.

– C’est tant mieux, parce que franchement, il m’inquiétait avec ses allures de bandit.

– Il n’est pas à craindre. Il est le gardien de

mon invention et je suis persuadé qu'il serait prêt à tuer toute personne qui voudrait s'en emparer.

Lucette Gareau, la nouvelle cuisinière, arrivait portant une grosse malle.

Quelques secondes plus tard, la voiture partait pour la dernière étape du voyage.

À cinq heures, la voiture s'arrêtait devant une grosse maison de style ancien.

C'était la demeure d'été de Paul Thibault.

Cette demeure était éloignée de toutes les autres. Elle était située sur une sorte de falaise qui surplombait l'un des plus beaux lacs du nord.

Tout autour de la maison, s'étendaient des champs à perte de vue.

– Nous voilà arrivés, dit Paul.

Tout le monde descendit et Paul alla ouvrir la porte de sa nouvelle demeure.

– C'est gentil chez vous, mon cher Paul, dit madame Villecourt en regardant autour d'elle.

– Nous sommes très bien. Le plus proche de mes voisins demeure à plus d'un demi-mille.

Comme vous voyez, nous sommes seuls.

Il fit pénétrer ses invités dans un petit salon.

– Le chauffeur, aidé de Joseph, descendait les malles.

– Venez tous en haut, je vais vous montrer vos chambres.

– Tu n’as pas de chambres en bas ?

– Non. Pourquoi ?

– Ah, monter tous ces escaliers... mon âge.

– À votre âge, dit madame Villecourt, mais vous paraissez très jeune, mon cher général.

Le colonel fut flatté de se voir appeler ainsi.

– Vous trouvez ? chère madame.

– Comment donc ! Je vous donnerais à peine quarante ans.

– J’en ai cinquante six, madame, et j’ai fait les deux guerres.

– Alors, nous montons ?

– Allons-y.

Le petit groupe, Paul en tête gravit l’escalier.

– Tenez, colonel, voici votre chambre, la première à droite.

– Merci, mon garçon.

Il rentra dans son appartement.

Paul continuait.

– Celle-ci, juste en face de celle du colonel, sera la vôtre mon cher André.

– Merci bien.

Il entra à son tour dans sa chambre, suivi de sa femme.

– Et maintenant, voici la tienne, dit Paul à Guy, et la mienne juste en face. Les quatre dernières sont pour les employés.

Verchères jeta un coup d’œil dans son nouvel appartement.

C’était une modeste chambre. Il y avait un bureau, deux chaises et un lit simple.

Une petite fenêtre donnait sur le côté de la maison.

Quelques secondes plus tard, Joseph apparut apportant sa malle.

– Merci Joseph, dit Guy.

Il profita des quelques minutes de libre avant le repas pour placer son linge dans les tiroirs du bureau.

À cinq heures trente, il descendit dans le petit salon.

Tous y étaient déjà à l'exception de Paul et de Ted Beaucage et de Lucette qui était à préparer le souper.

Verchères s'approcha du colonel.

– Où donc est passé Paul ?

– Je ne sais pas... il est parti avec son ami, le bandit. Ce doit être sa fameuse invention qu'ils sont allés cacher.

Lucette parut dans la porte du salon.

– Si vous voulez vous mettre à table, le souper est prêt.

Ils suivirent la servante dans la cuisine.

Ils venaient à peine de s'installer, que Paul et Ted entraient.

– Tiens, tiens, déjà après souper.

Il rejoignit le petit groupe après s'être lavé les mains.

Aussitôt le repas terminé, on se retira dans un grand appartement, une sorte de boudoir.

On joua quelques parties de bridge, mais comme le voyage avait été plutôt fatiguant, à dix heures, tous étaient montés se coucher.

Le lendemain matin, Guy Verchères se réveilla à neuf heures.

Il descendit à la cuisine afin de prendre son déjeuner.

Madame Villecourt était à table.

– Tiens, tiens, vous voilà mon cher Guy, savez-vous que vous êtes le dernier levé ?

– Non ?

– Eh oui.

– Et où sont les autres ?

– Sortis. Mon mari est allé à la pêche avec le colonel et Paul travaille dans le garage avec Ted.

Lucette vint servir le jeune homme.

– Et vous ? que ferez-vous ce matin, mon cher
Guy ?

– Mon Dieu... je ne sais pas, madame...

– Écoutez, vous ne tenez pas parole ?

– Comment cela ?

– Vous aviez promis de m'appeler Jeanne.

– C'est vrai, excusez-moi, Jeanne.

– Que diriez-vous si nous allions prendre une
petite marche ensemble ?

– Ça me plairait énormément.

– Alors, finissez de déjeuner et pendant ce
temps je vais aller me changer de robe.

Il aperçut le garage dans lequel son ami était
au travail.

Tout à coup, il remarqua que quelqu'un était
caché dans l'ombre et semblait vouloir écouter ce
qui se disait à l'intérieur du garage.

Verchères cependant ne pouvait distinguer que
vaguement.

Mais Guy ne se tint pas pour battu. Il prit un

sou dans sa poche et ouvrant la fenêtre, il le lança tout près de l'ombre.

À sa grande surprise, il vit cet ombre s'avancer et il reconnut la jeune cuisinière, Lucette Gareau.

– Tiens, tiens, la petite Lucette. Elle aime écouter aux portes. Très intéressant.

Il entendit un pas dans l'escalier.

Madame Villecourt revenait.

– Vous êtes prêt, mon cher Guy ?

– Oui, mada... Jeanne.

– C'est mieux.

Le couple sortit.

– Où allons-nous ?

– De ce côté-ci, dit la jeune femme en prenant la main de Guy et en la serrant fortement. Vous allez me raconter quelques-unes de vos aventures.

Et ils s'éloignèrent dans la montagne.

Pendant ce temps, Paul Thibault, aidé de son

ami Ted, continuait ses recherches sur sa nouvelle invention.

Le travail marchait rondement.

– Tu vois cette petite boule qui est là ? dit Paul.

– Oui.

– Eh bien, c'est toute mon invention. C'est surtout ce morceau qu'il faut garder à vue.

– Personne ne sait que c'est cette boule ?

– Non, mais il vaut mieux tout prévenir. Tu es bien décidé à coucher dans ce garage ?

– Oui, monsieur. Je veux préserver votre invention. C'est tout ce que je peux faire pour vous remercier.

– Allons, ne parle pas de ça. Attends-moi, je vais aller à ma chambre chercher quelques plans.

– Bien monsieur.

Paul sortit et se dirigea vers la maison.

Ted contemplait l'invention de son maître avec admiration.

Il ne vit pas que la porte du garage s'ouvrait lentement.

Une ombre s'approchait.

Un bras s'éleva au-dessus de sa tête puis se rabattit avec force.

Ted tomba sans pousser un cri.

Aussitôt, l'ombre s'approcha du moteur d'avion et essaya de dévisser la petite boule.

Mais plus l'inconnu forçait, plus la boule semblait vouloir résister.

Tout à coup, il entendit un bruit de pas.

– Tiens, ce doit être Paul qui revient.

Sans perdre une seconde, le bandit se sauva par la fenêtre à l'arrière du garage.

Au moment où Paul entra dans le garage, Ted reprenait peu à peu connaissance.

En apercevant son ami, Paul courut à lui.

– Ted ! Ted !

Le géant se levait peu à peu.

– Qu'est-ce que tu as ?

Ted regardait l'invention. La petite boule n'était pas disparue.

– Oh, ce n'est rien, dit-il ?

– Comment rien, mais tu étais presque sans connaissance lorsque je suis arrivé.

– Ce n'est rien, répéta le géant

– Mais comment t'es-tu frappé ? Tu es tombé ?

– Oui, c'est cela... j'ai glissé et je me suis frappé la tête.

– Pauvre garçon ! Tiens, assieds-toi et repose-toi.

– Oh, je suis bien maintenant. Merci.

Les deux hommes continuèrent leur travail.

Vers midi, Paul fit un signe à Ted.

– Viens, nous allons dîner.

– Je n'ai pas faim, dit le géant.

– Mais voyons, il faut manger !

– Je n'ai pas faim.

– Viens quand même à la cuisine. L'appétit

viendra lorsque tu verras les beaux plats préparés par Lucette.

– Non, je veux rester ici.

Paul se mit à sourire.

– Bon, bon, c'est très bien. Mais je vais demander à Joseph de t'apporter quelque chose.

Paul quitta son ami et se dirigea vers la maison.

Il prit sa place au bout de la table.

Il se tourna vers le colonel.

– Une bonne pêche ce matin ?

Le colonel semblait de mauvaise humeur.

– Nous n'avons rien pris.

– D'ailleurs, s'excusa André, nous n'avons pas péché longtemps. Nous sommes revenus il n'était pas encore dix heures.

– Et toi, Guy, tu as fait la grasse matinée, demanda Paul.

– Je me suis levé à neuf heures.

– Puis, il est venu faire une promenade avec

moi, ajouta Jeanne. Il m'a raconté des aventures...
c'était passionnant... n'est-ce-pas cher Guy ?

Verchères ne daigna pas répondre.

Aussitôt le repas terminé, il se retira dans le
petit salon en compagnie de son ami Paul.

– Ouf, quelle femme ! dit Guy, c'est la
première fois que je vois une personne aussi...
comment dirais-je...

– Brûlante ! proposa Paul.

– Justement, tu as trouvé le mot juste. Tu as
toute une cousine.

– Oh tu sais, je ne la connais pas beaucoup,
mon cousin n'est marié que depuis trois mois.

– Et puis, dit Guy, ton ouvrage avance ?

– Pas mal. J'ai travaillé tout l'avant-midi.

– Dis donc, je n'ai pas vu ton ami Ted, au
dîner ?

– Non. il mange au garage. Il ne veut pas
quitter mon invention d'un pouce.

– Tu te feras jouer un mauvais tour, Paul.

Les deux hommes se retournèrent.

C'était le colonel qui venait de prononcer ces mots. Il était debout dans l'encadrure de la porte.

– Venez vous asseoir colonel, dit Paul.

– Vous disiez ? demanda Guy.

– Que ce Ted à la figure de bandit ne m'inspire aucune confiance, reprit le colonel.

– C'est un très bon diable, dit Paul.

– Tu verras, mon jeune, il te jouera un mauvais tour. Un beau jour, il disparaîtra avec ton invention.

– Bah, je n'ai pas peur.

Paul regarda sa montre.

– Bon, vous allez m'excuser, je vais aller travailler.

– Va, mon garçon.

Paul sortit.

Le colonel se tourna vers Guy Verchères.

– Je vous le dis, monsieur Verchères, ce Ted lui jouera quelque mauvais tour.

Le colonel Barklay a-t-il raison ?

Ted semble être très dévoué à Pal Thibault.

III

Le premier jour des vacances de Guy Verchères se déroula sans autres événements.

Madame Villecourt continuait toujours à le talonner et Guy avait peur que son mari vint par perdre patience.

L'Arsène Lupin canadien ne se doutait pas des terribles événements qui étaient en train de se préparer.

À minuit, la maison était plongée dans l'obscurité.

Tout le monde dormait.

Tout à coup, Guy Verchères se réveilla en sursaut.

Il regarda par la fenêtre. Le jour commençait à se lever. Il pouvait être sept heures.

Verchères entendit crier.

– Ted ! Ted, où es-tu ?

Verchères se leva et alla à sa fenêtre.

Il aperçut Paul Thibault, dans la porte du garage, qui appelait son aide.

Verchères s’habilla en vitesse et descendit retrouver son ami.

Ce dernier était pâle et semblait énervé.

– Paul, qu’est-ce qu’il y a ?

– Ted ! Ted...

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Ted, il est parti...

– Parti ?

– Oui, avec mon invention.

– Qu’est-ce que tu dis ?

Le colonel arrivait en courant.

– Je le savais, cria-t-il. Je t’ai averti hier.

Guy pénétra dans le garage suivi des deux hommes.

– Mais ton moteur est là, dit-il surpris.

– Je sais, mais la partie principale...

– Ah !

En effet la petite boule était disparue.

Verchères regarda autour de lui.

Il n’y avait pas de traces de lutte.

Le colonel devait avoir raison.

André Vaillancourt et sa femme, celle-ci en déshabillé, accourraient à leur tour.

On les mit au courant de la situation.

– C’est épouvantable, dit Jeanne. Ce bandit peut nous attaquer.

Elle se jeta presque dans les bras de Verchères.

– Guy, vous allez nous protéger, n’est-ce pas ? J’ai tellement peur.

Verchères la repoussa lentement.

Paul Thibault semblait découragé.

– Mon invention... c’est fini.

– Mais non, dit le colonel, nous allons envoyer le signalement de ce drôle partout et la police

saura bien mettre la main dessus.

Guy s'approcha et parla à l'oreille de Paul :

– Tu as toujours tes plans ?

– Mais oui.

– Alors, rien n'est perdu.

Puis, Guy reprit à haute voix.

Le colonel a raison Nous allons donner le signalement de Ted Beaucage à la police. En attendant, il nous faut aller déjeuner.

Il sortit du garage, juste à temps pour apercevoir Lucette, la cuisinière qui s'enfuyait vers la maison.

– Que vient-elle fureter par ici ?

Ils se rendirent tous à la salle à déjeuner.

Paul ne mangea presque pas. Ce dernier incident, lui avait complètement enlevé l'appétit.

– Je comprends pourquoi il insistait pour demeurer toute la nuit près du garage.

Il appela son chauffeur.

– Préparez la voiture. Nous allons au village

ce matin.

– Bien monsieur

– Lucette !

– Oui monsieur !

– Si vous avez quelques commissions au village, vous viendrez avec nous, au lieu d’y aller en bicyclette.

– Très bien monsieur. J’irai avec vous, car j’ai justement besoin de boîtes de conserve.

Paul se tourna vers Guy.

– Guy, viens dans ma chambre. J’ai quelques mots à te dire.

– Très bien.

Les deux hommes montèrent le long escalier puis s’enfermèrent dans la chambre du jeune inventeur.

Paul fit asseoir l’Arsène Lupin canadien, puis commença ?

– Mon cher Guy, malgré toutes les apparences, je dois te dire que je crois encore en l’innocence de Ted.

– Ah, pourquoi donc ?

– Tout d’abord. Ted m’était dévoué et je ne puis croire qu’il m’ait volé mon invention après tous les services que je lui ai rendus.

– Oh tu sais, le monde est bien ingrat.

– Je te crois ; et je passerais outre mes sentiments si un incident qui s’est déroulé hier ne viendrait pas consolider ma première hypothèse.

– Ah, que s’est-il donc passé ?

– Hier matin, j’ai dû m’absenter du garage pour quelques minutes. J’avais oublié mes cigarettes. Je suis monté en vitesse ici, et je suis retourné au garage aussitôt après que j’eus pris mes cigarettes. En entrant au garage, j’ai retrouvé Ted, sans connaissance.

– Tiens, tiens, qu’était-il arrivé.

– Je ne puis dire au juste. Il m’a dit qu’il était tombé et s’était frappé la tête, mais je n’ai pas cru en son histoire.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il avait une marque sur le dessus de

la tête.

Or tu sais comme moi, qu'il est très rare qu'on se blesse sur le dessus de la tête en tombant. On peut se blesser au front ou encore aux tempes, mais pas sur le dessus.

– Tu es très observateur.

– Je crois donc que Ted a été attaqué par un inconnu.

– Ou une inconnue.

– Qui l'a frappé par derrière.

Guy semblait réfléchir.

– Et que dirais-tu, si Ted s'était lui-même causé cette blessure ?

– Que veux-tu dire ?

– S'il avait inventé toute cette histoire pour que tu lui donnes la permission de coucher au garage.

– C'est impossible. Dans ce cas là, Ted m'aurait raconté une toute autre histoire. Il aurait pu dire qu'il avait été attaqué. Il n'en a rien fait.

– Peut-être as-tu raison ?

Paul Thibault alla à son tiroir.

– Maintenant, j'ai une grande faveur à te demander.

– Un instant, dit Guy.

Il se dirigea à pas de loup vers la porte et l'ouvrit vivement.

Il aperçut Lucette qui était à balayer le corridor.

Il entra dans la chambre l'air soucieux.

– Qu'y a-t-il ? demanda Paul.

– Je croyais avoir entendu du bruit près de la porte.

– Il n'y a rien.

– Non, je me suis trompé. C'est Lucette qui balaye le corridor.

– Ah non. Maintenant approche.

Guy s'approcha.

– Parle bas, on ne sait jamais, recommanda-t-il.

– J'ai une autre faveur à te demander.

– Vas-y, je suis à ton service.

– Pourrais-tu prendre mes plans en ta possession ?

La question de Paul surprit Verchères.

– Hum... c'est une énorme responsabilité.

– Oui, je sais, mais mes plans seront beaucoup plus en sûreté, si c'est toi qui les gardes. Personne ne le saura.

– Alors, c'est bien, j'accepte.

Paul sortit un rouleau de papiers.

– Les voici.

Verchères le mit dans la poche intérieure de son habit.

– J'ai une fausse copie de ces plans, ajouta Paul.

– Garde-la. Si il y a vraiment un voleur dans la maison, il essaiera certainement de s'emparer des plans. Il visitera ta chambre en premier lieu, s'emparera de ces faux plans, en croyant avoir les véritables.

– Ainsi, finit Paul, les vrais plans seront

encore plus en sûreté.

Guy se dirigea vers la porte.

– Alors, nous redescendons.

– C'est cela.

Les deux hommes sortirent dans le corridor.

Lucette achevait son ménage.

Verchères dit à haute voix, de manière à être entendu de la jeune servante.

– Attends-moi une seconde. Je cours chercher mon paquet de cigarettes, il est dans ma chambre.

– Très bien.

Verchères entra dans sa chambre.

Il se dirigea immédiatement vers un grand cadre, pendu au fond de la pièce.

Il le souleva et plaça le rouleau de plans derrière.

Puis il ressortit de la chambre, son paquet de cigarettes à la main.

Les deux hommes se dirigèrent vers l'escalier.

En passant près de Lucette, Paul lui dit :

– Lucette ?

– Oui, monsieur ?

– Nous partons dans quelques minutes pour le village.

– Je serai prête monsieur.

Ils descendirent au salon.

Le colonel, André et sa femme continuaient à discuter de l'événement.

– Nous allons au village, dit Paul. Monsieur Verchères vient avec moi.

Jeanne s'approcha :

– Comment vous me laissez seule, mon cher Guy. Mais le bandit peut revenir en votre absence. Je n'aurai personne pour me défendre.

– Il n'y a pas de danger... et d'ailleurs, votre mari est là !

Jeanne se retourna, en colère et alla s'asseoir dans un coin.

Le colonel se mit à rire.

– Ne riez pas, vous, cria la jeune beauté, mon

mari et vous n'êtes que deux poules mouillées et j'ai raison de dire que ce n'est qu'avec Guy que je suis en sûreté.

Le colonel furieux :

– Moi, une poule mouillée... Vous apprendrez, madame, que je n'ai jamais reculé devant qui que ce soit. J'ai fait les deux guerres, madame, ne l'oubliez pas.

Paul s'interposa :

– Allons, allons, un peu de calme. Nous ne serons pas longtemps.

Le colonel alluma un cigare et ne dit plus un mot.

Le chauffeur entra :

– La voiture est prête, monsieur.

– Bien, dit Paul, allez avertir Lucette que nous partons.

Quelques secondes plus tard, le chauffeur revenait en compagnie de Lucette.

L'auto démarra et prit la grande route en direction du village.

IV

Lucette descendit près du magasin général de la place.

– Vous viendrez nous rejoindre à la mairie, lui dit Paul.

– Bien monsieur.

Quelques secondes plus tard, Paul Thibault et Guy Verchères pénétraient dans le modeste bureau du chef de police.

Ce dernier se nommait Pit Lacroix.

C'était un gros homme, à l'air bonnasse qui rappela à Verchères la figure sympathique de Théo Belœil, le détective en charge de l'escouade des homicides et un des meilleurs amis de l'Arsène Lupin canadien.

– Bonjour messieurs, fit Lacroix en voyant les deux hommes. Que puis-je faire pour vous ?

– Vous êtes bien le chef de police ?

Le gros homme prit un air important :

– Oui, c’est bien moi... Vous êtes des citoyens, sans doute, car je n’ai pas le plaisir de vous connaître.

– Oui, répondit Paul, nous sommes des citoyens. Nous passons l’été près de la falaise.

– Je vois.

– Je me nomme Paul Thibault et, actuellement, je fais des recherches pour le gouvernement canadien. Je suis un inventeur.

– Enchanté, monsieur Thibault. Et qui est cet autre monsieur ?

– Vous devez le connaître, dit Paul, du moins de nom, c’est Guy Verchères.

Le gros homme sursauta :

– Quoi. Ai-je bien compris ?

– Guy Verchères, répéta Paul.

Le gros homme ajusta ses lorgnons et regarda attentivement le jeune homme.

– C’est lui... que l’on nomme l’Arsène Lupin canadien ?

– C'est bien lui...

Le chef de police se leva et alla serrer la main de Verchères.

– Je suis vraiment très enchanté.

– Moi de même, dit Guy.

– Je me demande ce que me vaut l'honneur d'une telle visite.

– Mon ami va vous l'expliquer.

Paul lui fit un récit complet et détaillé de tout ce qui était survenu depuis leur arrivée.

– Vous croyez que ce dénommé Ted Beaucage a volé votre invention ? demanda le chef à la fin.

– Peut-être, dit Guy. À moins que ce ne soit un assassinat.

Le chef de police sursauta :

– Un assassinat.

– Qui nous dit qu'on n'a pas assassiné Ted Beaucage pour s'emparer de l'invention de monsieur Thibault.

– Mais ce serait terrible.

– C'est possible.

– Avez-vous la description de ce dénommé Ted Beaucage.

Paul Thibault lui fit une description détaillée de l'ancien forçat.

– Je vais communiquer avec la police provinciale, dit le chef, car je ne puis m'occuper seul de cette affaire. Nous enverrons la description de Ted Beaucage partout.

– Alors c'est très bien.

Verchères et Thibault se levèrent.

Les deux hommes sortirent du poste.

Lucette était déjà revenue et les attendait dans la voiture en compagnie du chauffeur.

Un quart d'heure plus tard la voiture arrivait devant la maison de Paul Thibault.

V

Jeanne sortit de la maison en voyant arriver la voiture.

– Ah, mon cher Guy, vous voilà. Je suis morte d'inquiétude durant votre absence.

– Il ne s'est rien passé. Le bandit n'est pas revenu, fit Verchères en souriant.

– Non, répondit la jeune femme, mais j'avais très peur.

Ils se dirigèrent vers le salon, pendant que le chauffeur allait remiser la voiture et que Lucette s'en allait vers la cuisine.

Le colonel se leva en voyant entrer Paul et les deux autres.

– Et puis, dit-il, vous avez vu la police ?

– Oui, répondit Paul, toute l'affaire sera remise entre les mains de la police provinciale.

– Que comptes-tu faire, maintenant ? demanda André.

– Je ne sais pas... je ne puis me remettre au travail immédiatement et reconstruire mon invention, car je ne possède pas le matériel nécessaire.

– Il ne reste plus qu'à attendre, dit Guy.

André Villecourt se leva.

– Tu as besoin de repos, Paul. Que dirais-tu si nous allions faire un petit tour sur l'eau ?

– Oh, je ne sais pas.

– Va, va, fit Guy, cela te reposera.

– Alors, c'est très bien.

Le colonel se leva à son tour.

– Y a-t-il de la place pour moi ?

André se tourna vers sa femme.

– Viens-tu avec nous ?

Elle jeta un coup d'œil à Verchères.

– Non, je vais rester ici.

– Moi de même, dit Verchères.

– Alors il y a certainement de la place pour vous, colonel, conclut André.

Les trois hommes se dirigèrent vers la sortie.

– À tout à l’heure.

Aussitôt qu’ils furent sortis, Jeanne alla s’asseoir près de Guy Verchères sur le canapé.

– J’ai compris que vous vouliez me parler, madame ? demanda Guy.

– Madame ? ? ? Vous oubliez encore.

– Jeanne ! CHAPITRE

La jeune femme se rapprocha de Verchères.

– Vous me protégerez, n’est-ce pas, Guy ?

– Mais votre mari...

– Bah, mon mari !

– Vous n’êtes pas heureuse avec lui ?

– Non, ce n’est pas le genre d’homme que j’aime. J’aime un homme d’action, un homme qui aime les aventures... enfin... un homme comme vous, Guy.

– Mais...

Verchères regardait la jeune femme.

« Dieu qu'elle est jolie. »

Et presque sans rendre compte, il passa son bras autour des épaules de la jeune femme.

Ils restèrent quelques minutes sans parler.

– À quoi pensez-vous, Guy ?

– Vous... vous êtes belle, balbutia-t-il.

– Vous trouvez ?

Elle se serra encore plus près.

– Guy, je vous le dis, c'est un homme comme vous qu'il m'aurait fallu.

– Jeanne !

– M'auriez-vous aimé ?

– Mais...

– Mais...

– Allons, dites-le !

– Peut-être.

– Ah, vous n'êtes pas sûr ?

– Je...

– Moi, je suis certaine, car je vous aime déjà.
Dites le fond de votre pensée, Guy.

– Jeanne... je crois que oui.

– Mon cher Guy.

Elle leva la tête vers le jeune homme. Verchères semblait troublé. Il céda petit à petit aux charmes de la jeune femme.

Sa tête se rapprocha de celle de Jeanne et ses lèvres effleurèrent les siennes.

– Guy !

Elle prit le jeune homme par le cou et ils s'étreignirent en un long baiser.

Soudain, Guy se dégagea :

– Jeanne, c'est mal ce que nous faisons là !

– Mais non Guy...

– Vous êtes mariée.

– Est-ce mal de donner du bonheur à une pauvre femme qui n'est pas heureuse. Guy, je vous aime... j'aimerais que vous disiez les mêmes paroles.

– Mais...

– Ne les dites pas, si vous ne les pensez pas...

– Jeanne... je vous aime.

Un autre baiser accueillit cet aveu de Guy Verchères, l'Arsène Lupin canadien.

– Guy, dit la jeune femme, sauvons-nous, tous les deux.

– Mais nous ne pouvons pas.

– Pourquoi ?

– Vous n'êtes pas libre.

– Au diable André !

– Et ce n'est pas tout. Nous devons rester ici, la police doit nous questionner.

– Je vous aime tant.

– Peut-être que plus tard ?

– Vrai ?

– Peut-être.

– Mon chéri.

– Jeanne, il vaut mieux ne pas laisser voir nos sentiments devant les autres.

– Vous avez peut-être raison. Mais vous ne me laisserez pas, n'est-ce pas ?

– Soyez certaine.

– Cet après-midi, vous resterez avec moi ?

– Oui, mais il ne faudra pas trop nous éloigner. La police doit venir.

– Nous nous promènerons aux alentours.

– C'est très bien.

– Guy ?

– Oui ?

– Dites-le moi... encore...

– Je vous aime, Jeanne.

Verchères s'est donc laissé prendre aux charmes de cette belle jeune femme.

L'Arsène Lupin canadien est-il vraiment en amour ?

Se sauvera-t-il avec elle ?

VI

Après le repas du midi, Paul Thibault se plongea dans la lecture d'un manuel scientifique.

Verchères partit en promenade avec la jeune femme pendant qu'André et le colonel se reposaient, étendus dans l'herbe, près de la maison.

Les policiers ne vinrent pas cet après-midi-là.

On était toujours sans nouvelles de Ted Beaucage.

Vers quatre heures, Verchères et la jeune femme revenaient de leur marche.

Un peu avant le souper, Paul monta à sa chambre afin de changer de pantalon et faire un peu de toilette.

Mais il descendit presque aussitôt, et appela Verchères.

– Guy, viens avec moi, une minute.

Verchères monta l'escalier en vitesse et retrouva son ami.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Viens voir.

Il l'amena à sa chambre.

– Regarde.

Tout était sans dessus-dessous. Le linge était sorti des valises et des tiroirs, le lit était défait et le matelas avait été retourné, en un mot, la chambre avait été fouillée d'un bout à l'autre.

– Les plans ?

– Les faux-plans, reprit Paul.

– Eh bien.

– Ils sont disparus.

– Où les avais-tu mis ?

– Sous son matelas.

– Je vois.

Verchères se mit à visiter la chambre, semblait chercher quelque chose.

Tout à coup, il s'arrêta devant le bureau et se

coucha à plat ventre.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Paul.

– Regarde.

Le jeune homme se pencha à son tour.

– Je ne vois rien.

Verchères se leva.

– Fumes-tu le cigare ?

Paul parut surpris de cette question.

– Mais non, tu le sais bien.

– Eh bien, il y a de la cendre de cigare sur le tapis.

– Mais je n'ai rien vu.

– On a essayé d'enlever la cendre, mais il en reste suffisamment pour que je me rende compte que c'est bien de la cendre de cigare.

Les deux hommes étaient silencieux. Ils savaient que le colonel fumait le cigare.

– Viens en bas, dit Guy tout à coup, et ne dis rien de ce qui s'est passé.

Les deux hommes se dirigèrent au salon.

Immédiatement, Verchères se dirigea vers l'endroit où se trouvait le cendrier.

Mais... le cendrier n'y était plus.

– J'aurais bien aimé examiner la cendre du cigare du colonel, pour voir si c'est la même que celle que j'ai découverte dans la chambre de Paul.

Verchères sortit une cigarette et l'alluma, puis au bout de quelques secondes, il demanda :

– Avez-vous vu le cendrier ?

Le colonel répondit :

– Oui, Lucette l'a pris il y a quelque minutes, elle voulait le vider. Elle ne l'a pas encore rapporté.

– Je vais aller le chercher.

Il se dirigea vers la cuisine.

Il ouvrit la porte à deux battants, mais s'arrêta sur le seuil.

Assise à la table, une loupe à la main, Lucette examinait attentivement la cendre qui se trouvait dans le cendrier et la comparait à un autre petit

morceau de cendre qui se trouvait sur un morceau de papier.

Lentement, Verchères referma la porte de la cuisine et retourna au salon.

– L’avez-vous ? demanda le colonel.

– Lucette va le laver ce soir et elle l’apportera elle-même.

L’Arsène Lupin canadien était songeur.

Qui était donc cette jeune fille aux allures mystérieuses ?

Verchères se rappela la façon singulière dont Paul l’avait engagée.

– Elle se trouvait au même restaurant que nous. Elle a entendu notre conversation, elle est venue s’offrir elle-même. Drôles de coïncidences.

Que fait donc cette jeune fille dans cette maison ?

Est-elle simplement une cuisinière trop curieuse ?

VII

Le soir, les habitants reçurent la visite de deux nouveaux personnages, monsieur et madame Armand Laframboise, les plus proches voisins de Paul Thibault.

C'était un couple âgé. Armand Laframboise était dans la soixantaine, sa femme aussi. Armand avait un air très sévère et ne parlait pas beaucoup. Il témoignait à sa femme une froideur peu ordinaire.

Emma, sa femme, n'était guère mieux que lui.

C'était une grosse dame qui se croyait beaucoup plus importante qu'elle ne l'était. Son seul plaisir était de critiquer les actes de ses voisins et de son mari. Elle détestait tout le monde et parlait en mal contre tous et chacun.

Paul Thibault les avait connus l'année précédente.

Il les présenta à ses amis.

Armand Laframboise, qui avait fait la guerre de 1914, se plut énormément en compagnie du colonel.

– 21 –

Quant à sa femme, elle choisit Jeanne comme confidente et ne la laissa pas de la veillée.

Un peu plus tard, cette dernière déclarait à Verchères :

– Depuis que cette femme est venue, je connais presque tous les défauts des gens de la place.

Au milieu de la soirée, Armand Laframboise déclara à Paul :

– J’ai vu votre portrait dans les journaux. Vous travaillez pour le gouvernement canadien ?

– Oui monsieur.

– Que faites-vous exactement ?

– Des recherches sur le nouvel avion à fusées.

– Ah mon Dieu, déclara sa femme, avec toutes ces inventions, je me demande où le monde va.

– Où il doit aller, chère madame, déclara sèchement Jeanne.

– Croyez-vous réussir dans vos expériences ? continua Armand.

– J’espère bien.

Verchères fit un signe à Paul et ce dernier comprit qu’il ne fallait pas trop parler.

– Je m’intéresse beaucoup à ces genres d’avions et j’aimerais que vous me montriez votre nouvelle invention.

– Je regrette, répondit Paul, mais j’ai tout laissé à Montréal.

– Ah, je croyais...

– Vous croyiez quoi ? demanda Verchères.

– Que vous travailliez ici.

– Oh non, ici, je me repose, déclara Paul. La conversation se continua sur d’autres sujets insignifiants et, à onze heures, les Laframboise se retirèrent.

– Ouf, dit Jeanne, ils sont enfin partis.

– Quels gens exécrables, déclara André.

– Des gens qui s'intéressent étrangement à ton invention, déclara le colonel.

– Oui, j'ai remarqué et c'est pourquoi j'ai menti.

Verchères s'approcha de la fenêtre et regarda dehors.

– Encore une belle journée pour demain, déclara-t-il.

Soudain il fit signe aux autres de s'approcher de la fenêtre.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Regardez !

On voyait une ombre qui cherchait à ouvrir la porte du garage.

– Restez tous ici, dit Verchères, je vais voir.

– Êtes-vous armé ? demanda le colonel.

– Non.

– Attendez, j'ai un gros revolver dans ma chambre. Je cours le chercher.

Verchères aussi avait un revolver dans sa

chambre, mais il jugea bon cependant de ne rien déclarer.

Quelques secondes plus tard, le colonel remettait à Verchères un revolver de gros calibre.

Ce dernier sortit lentement en évitant de faire du bruit.

L'ombre était toujours près de la porte.

Tout à coup, Verchères entendit la voix d'une femme.

– Armand, quelqu'un.

L'homme se retourna.

Verchères était déjà près de lui, le revolver au poing.

– Ne bougez pas ou je tire.

Madame Laframboise s'approcha de son mari.

– Je te l'ai dit aussi...

– Silence. Suivez-moi dans la maison.

Verchères les dirigea vers la demeure.

Les autres attendaient son retour avec impatience.

– Monsieur Laframboise, s'écrièrent-ils, en voyant entrer l'homme.

– Asseyez-vous, commanda Verchères.

– Ah, c'est vous le voleur, dit le colonel, vous n'avez pas honte, un ancien combattant.

– Que faisiez-vous, près du garage ? demanda Paul.

– Je...

– Répondez.

– Je voulais voir votre invention.

– Comment savez-vous qu'elle était là ?

– Je ne savais pas... je supposais.

– Mais je vous ai dit que mon invention était à Montréal.

– Je ne vous ai pas cru. Vous n'auriez pas laissé une chose d'une telle valeur à Montréal.

– Ainsi, vous vouliez la voir ?

– La dérober ? insinua Verchères.

– Me prenez-vous pour un voleur, dit Laframboise en se levant. Je n'ai pas voulu voler

cette invention. Vous n'avez aucune preuve.

– En tout cas, si c'est là votre intuition, dit Verchères, vous vous y prenez en retard.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Qu'on a déjà dérobé l'invention de monsieur Thibault. Armand Laframboise était devenu pâle en entendant ces paroles.

– Ce n'est pas moi.

– Non, je sais, dit Verchères, que ce n'est pas vous. Vous ne le saviez pas. Nous connaissons le voleur. Il s'est échappé.

Verchères fit un clin d'œil à Paul Thibault.

– Il s'est échappé, continua Verchères, mais il est revenu.

Tous échappèrent un cri.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Oui, il est revenu. Il a voulu voler les plans de l'invention. Il les a volés.

– Mon Dieu, cria Jeanne.

– Mais il a volé les faux. Oui, car les

véritables plans, c'est moi qui les ai. Paul me les a remis hier et je plains la personne qui voudrait me les enlever.

Tous étaient stupéfaits des déclarations de Verchères.

– Maintenant, continua-t-il, vous en savez aussi long que nous tous. Je n'ai pas à vous questionner. La police qui doit venir demain le fera pour nous.

Paul s'approcha à son tour.

– Maintenant, sortez. Allez-vous en.

Il les poussa vers la porte.

Le couple Laframboise sortit sans dire un mot.

Pendant ce temps, Verchères s'était dirigé vivement vers la porte de la cuisine.

Il l'entrouvrit et vit la jeune Lucette qui semblait écouter attentivement la scène qui venait de se passer.

Verchères referma la porte derrière lui.

La jeune fille semblait effrayée.

– À votre tour, maintenant, dit Verchères.

Vous avez l'habitude d'écouter aux portes.

– C'est bien vous, Guy Verchères ? demanda hardiment la jeune fille.

– Vous le savez.

– Eh bien, monsieur Verchères, vous êtes la seule personne en qui j'ai confiance ici.

– Vous sortez du sujet de la conversation. Je vous ai demandé pourquoi vous écoutiez à la porte.

– Parce que je voulais savoir ce qui se passait.

– Et la cendre... la cendre que vous avez ramassée sur le tapis de la chambre de Paul, cela vous intéresse ?

– Autant que vous, répondit finement la jeune fille.

Tout à coup, sa voix devint plus sérieuse.

– Guy Verchères, vous pouvez garder un secret ?

– Oui.

– Un secret que je ne devrais pas vous révéler.

– Allez mademoiselle, dit Verchères intrigué.

Elle mit la main dans son corsage et en sortit un bouton.

– Regardez.

Verchères avait déjà vu de ces boutons. Un numéro seulement était changé.

C'était écrit : *Police fédérale, agent secret no 32.*

Verchères s'inclina devant la représentante du gouvernement.

– Verchères, dit-elle, je tiens à vous offrir mes compliments. Vous manœuvrez très bien. À nous deux, nous éclaircirons cette affaire.

– Vous avez découvert quelque chose ?

– Peut-être. Je monte à votre chambre. Nous pourrions y causer plus en sûreté.

– Très bien. Je vous rejoindrai bientôt.

Verchères sortit de la cuisine et revint au salon.

– Où étais-tu donc ? demanda Paul.

– À la cuisine. Je causais avec Lucette.

– Cette petite habitante te plaît donc beaucoup ?

– Peut-être que oui... tu viens te coucher ?

– C'est ça, montons. Les autres sont déjà dans leurs chambres.

Les deux hommes montèrent à leur appartement.

Verchères et Lucette, à eux deux, prendront-ils le véritable voleur ?

Et où donc est passé ce Ted Beaucage ?

VIII

Verchères fit asseoir la jeune fille sur une chaise et, quant à lui, il s'assit sur le rebord du lit.

– Votre nom, d'abord ?

– Luce Dubois.

– Vous nous suiviez donc depuis Montréal ?

– Oui. J'étais en automobile avec un ami. J'ai profité de l'occasion qui m'a été offerte pour m'introduire dans votre groupe.

– Vous avez bien joué votre rôle.

– Vrai ? Vous trouvez que je suis bonne cuisinière ?

– Une parfaite.

Elle se mit à rire.

Ils évitaient de parler haut.

– Parlons sérieusement maintenant, dit-elle.

– Qu’avez-vous trouvé ?

– La cendre que j’ai découverte près du bureau de Paul Thibault, provient d’un des cigares du colonel !...

– Vous êtes sûre ?

– Je suis certaine.

– Ainsi vous croyez que c’est le colonel qui a fait le coup ?

– Je ne dis pas cela. Je le soupçonne seulement.

– Et Ted Beaucage ?

– Oh, je crois qu’on l’a payé pour qu’il décampe sans dire un mot.

– J’ai pensé à cela moi aussi.

– Tout est possible, avec un ancien criminel.

– Vous disiez, tout à l’heure, que le voleur n’a pas pris les véritables plans.

Verchères alla au cadre et sortit les plans.

– Non, les voici.

– Très bien joué, déclara la jeune fille. Puis

elle devint soucieuse.

– Mais pourquoi avoir déclaré que vous les aviez en votre possession ? Ils étaient en sûreté..

– Parce que j'ai un plan. J'étais presque certain de le réussir, mais puisque je puis compter sur vous, je suis persuadé qu'il marchera à merveille.

La jeune fille sourit.

– Je ferai mon possible pour vous aider. Vous soupçonnez quelqu'un ?

– Si je ne me trompe, je sais qui a volé l'invention de Paul Thibault.

– Mon Dieu, vite, expliquez-moi ça.

– Voici ce que nous allons faire...

Une demi-heure plus tard, le jeune fille sortait de la chambre de Verchères et se dirigeait vers la sienne, un sourire aux lèvres.

« Ce Guy Verchères n'a pas été surnommé la teneur des bandits pour rien. »

Le lendemain, à sept heures, le colonel alla réveiller Paul Thibault.

– Paul, lève-toi.

– Qu'est-ce qu'il y a ? fit Paul endormi.

– Je veux t'emmener à la pêche.

– Si à bonne heure ?

– Oui. Tu sais que la police doit venir ce matin, alors si tu veux prendre du gros poisson...

– Je m'habille et je descends.

Verchères lui se leva à huit heures. Il fut surpris de ne point voir son ami.

Le chauffeur le renseigna :

– Monsieur Paul est allé à la pêche avec le colonel.

– Ah bon.

– De la falaise, on les voit très bien.

Quelques minutes plus tard, André Villecourt et sa femme apparaissaient.

– Bonjour, dit cette dernière à Verchères.

– Bonjour.

– Vous avez fini de déjeuner ?

– Oui.

– J'aurais aimé faire un tour de chaloupe avec vous.

– Pas ce matin, car Paul est à la pêche avec le colonel.

– C'est regrettable.

– Alors cet après-midi, proposa Verchères, puis, à voix basse, il rajouta, ma chère Jeanne ?

– Certainement, répondit cette dernière. Tout à coup, le chauffeur entra en courant.

– Vite, tous, venez ici.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est terrible.

– Quoi ?

– Suivez-moi.

– Où ?

– Sur la falaise.

Ils le suivirent intrigués.

Rendu à la falaise, il désigna une chaloupe, du doigt.

– C'est Paul et le colonel ? dit André.

- Oui.
- Qu'est-ce qu'ils ont, ils font des signes ?
- Oui, dit le chauffeur.
- Ils ont pris un gros poisson, je suppose ?
- Un énorme. Ils ont pêché le cadavre de Ted
Beaucage.

IX

En courant, le groupe descendit à la berge.

Le chauffeur n'avait pas menti. L'hameçon d'une des deux lignes s'était attaché aux habits du mort et, après mille difficultés, Paul et le colonel avaient réussi à tirer le cadavre jusqu'à la berge.

Ted Beaucage était à peine inconnaissable.

Le cadavre était beaucoup plus gros à cause de l'action de l'eau.

– Un meurtre ? demanda Jeanne.

– Probablement.

Lorsqu'ils eurent sorti le cadavre de l'eau, ils le transportèrent dans le garage.

– Vraisemblablement, dit Paul, il a été jeté en bas de la falaise.

– Mon Dieu, fit Jeanne, en bas de cette falaise.

– Oui. Le meurtrier a dû l’assommer et le transporter jusque là. Il l’a ensuite poussé.

– La falaise de la mort, murmura le colonel.

– Vous avez dit le mot juste, fit Guy.

Tout à coup, tous se retournèrent. Une grosse automobile venait de s’arrêter devant la maison de Paul Thibault.

– C’est la police, dit Guy.

Il se précipita vers la voiture.

Quatre hommes descendirent.

Au nombre des quatre, Verchères reconnut immédiatement Théo Belœil, chef de l’escouade des homicides.

– Bonjour Guy.

– Bonjour Théo.

– Tu connais le capitaine Morin de l’escouade des vols.

– Oui, j’ai déjà rencontré.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Il y a de l’ouvrage pour vous deux, fit Guy.

– Ah.

– Oui, un meurtre et un vol.

– Un meurtre ? mais je ne savais pas.

– L'on vient tout juste de découvrir le cadavre.

Verchères emmena les quatre hommes vers le garage.

Ils inspectèrent le lieu en vitesse et Belœil déclara :

– L'auto de la morgue viendra chercher le corps cet après-midi. Maintenant allons dans la maison. Je veux tous vous questionner.

Quelques secondes plus tard, tous les êtres de la maison étaient réunis dans le grand boudoir, à l'exception de Lucette.

– Où est-elle allée ? demanda Belœil.

– Au village en bicyclette.

– Bon... Le colonel et Paul racontèrent comment ils avaient découvert le cadavre de Ted Beaucage.

– Maintenant, dit le capitaine Morin, le jour du vol, que s'est-il passé exactement ?

Paul lui fit un long récit en faisant attention de ne rien omettre.

– Ainsi, reprit le capitaine, vous croyez que Beaucage a été victime d'un attentat ?

– Oui.

– Vers quelle heure ?

– Aux alentours de onze heures.

– Pouvez-vous préciser ?

– Non.

Morin appela madame Villecourt.

– Madame, pouvez-vous me dire où vous étiez ce jour-là, vers onze heures.

– En compagnie de monsieur Verchères. J'étais allée faire une promenade avec ce cher Guy.

Belœil se tourna du côté de Verchères et le regarda curieusement.

Ce dernier sourit.

– Est-ce vrai, monsieur Verchères ? demanda le capitaine Morin.

– C'est la vérité.

– Et vous, colonel, dit-il, en se tournant du côté de ce dernier, où étiez-vous ?

Le colonel semblait réfléchir :

– J'étais à la pêche. Je suis revenu vers dix heures et je me suis reposé dans le parterre.

– Étiez-vous seul ?

– Non, monsieur Villecourt était avec moi.

– Vous ne vous êtes pas quitté de l'avant-midi ?

– Oh oui, quelque fois, mais je ne puis rien dire de plus.

André Villecourt collabora les dires du colonel.

Morin se tourna du côté du chauffeur :

– Et vous, où étiez-vous ?

– Dans ma chambre, je lisais un roman.

Paul raconta ensuite l'incident du plan volé.

Encore une fois tous avaient un alibi presque passable pour cet après-midi-là.

Jeanne était avec Verchères, le chauffeur était sorti en voiture, André avait passé l'après-midi devant la maison assis sur l'herbe et le colonel était resté au salon à lire et à fumer.

Verchères narra l'affaire des Laframboise.

– Je crois que cette aventure n'a rien à voir avec le vol. Mais ce Laframboise a probablement fait affaire avec un agent d'un pays étranger et il avait l'intention de voler l'invention.

– C'est ce que je crois.

– Nous le tiendrons à l'œil. Belœil regarda sa montre.

– Nous devons partir. Demain matin nous serons de retour avec nos experts en empreintes digitales. D'ici là, vous devez tous rester ici. N'oubliez pas qu'il y a eu meurtre.

Quelques secondes plus tard, les quatre hommes remontaient en voiture et disparaissaient dans un nuage de poussière.

Verchères se dirigea vers la cuisine, il avait entendu du bruit.

Lucette était revenue du village. Le détective

s'approcha d'elle.

– Vous avez envoyé le télégramme ?

– Oui, un messenger viendra me porter la réponse. Je ne pouvais pas attendre.

– Très bien.

X

Aussitôt le repas terminé, madame Villecourt s'approcha de Guy.

– Les événements ne vous ont pas fait oublier votre promesse, mon cher ?

– Non, Jeanne. J'attendais l'instant propice avec impatience.

Il lui prit la main et lui serra fortement les doigts.

Le colonel demanda à Paul.

– J'aimerais aller au village. Il ne me reste plus un seul cigare et je voudrais faire quelques achats.

– Je vais demander au chauffeur de nous y conduire. Je veux y aller moi aussi. Vous ne venez pas André ?

– Non, je monte me reposer. J'ai un terrible mal de tête.

Paul appela son chauffeur.

– Nous allons au village, préparez la voiture.

– Bien.

Madame Villecourt se dirigea vers l'escalier à la suite de son mari, en passant elle glissa à l'oreille de Guy :

– Je reviens tout de suite, chéri, le temps de changer de robe.

– Je t'attends.

Paul et le colonel dirent bonjour à Verchères et montèrent dans la voiture. Le chauffeur était déjà au volant.

– À ce soir.

L'auto démarra.

Guy, debout dans le salon, attendait madame Villecourt.

Soudain il entendit un bruit de pas dans l'escalier. C'était elle.

Elle était revêtue d'un long peignoir, ses cheveux étaient défaits.

– J’ai mis mon costume de bain. Vous avez le vôtre ?

– Il est déjà dans la chaloupe, je l’ai placé tout à l’heure. Venez.

Elle se rapprocha de Verchères.

– Tu ne m’embrasses pas, sans cœur.

– Ma chérie.

Quelques secondes plus tard, le jeune couple descendit à la berge.

La chaloupe était là.

Verchères aida la jeune femme à y prendre place.

Cette dernière enleva son déshabillé.

Verchères admira la ligne souple de son corps, bien moulé dans un élégant costume deux pièces.

– Tu as les rames, mon chéri ?

– Oui, elles sont ici.

Madame Villecourt n’avait pas prévu ce qui se passerait.

Verchères souleva lentement la chaloupe, puis

d'une brusque poussée, il la poussa au large.

– Guy ! Guy ! cria la jeune femme, qu'est-ce que vous faites... Je n'ai pas de rames ???
monsieur Verchères...

Mais Verchères était déjà loin.

Il se dirigeait en courant vers la demeure.

En évitant de faire du bruit, il entra et monta en vitesse le grand escalier.

Il alla immédiatement à sa chambre. Il ouvrit la porte en vitesse.

Un homme était accroupi et fouillait sous le lit.

– Qu'est-ce que vous faites là ?

L'homme se retourna et essaya de mettre la main dans sa poche.

Verchères était plus vite que lui. Il sortit son revolver.

– Allons, jetez votre arme. Votre petit jeu est fini, André Villecourt.

– Mais je croyais que...

– J'étais parti avec votre femme. Vous êtes deux imbéciles. Vous avez cru que j'avais cédé à ses charmes alors que je jouais tout simplement votre jeu. Ah, votre femme voulait m'éloigner. Elle y a réussi le jour où vous avez attaqué ce pauvre Beaucage, mais pas aujourd'hui. J'ai vu clair dans votre petit jeu. Guy Verchères n'est pas aussi imbécile que vous le pensez.

– J'aurais dû me douter aussi. Vous avez changé trop rapidement.

– Vous avez voulu me prendre. C'est vous qui êtes pris.

– Pas encore.

Verchères se retourna.

Il aperçut une Jeanne Villecourt, l'air féroce, elle tenait un revolver dans sa main et mettait en joue Guy Verchères.

– Malheureusement pour vous, mon cher Guy, je sais nager... je nage même très bien.

Verchères ne parlait pas.

– Vous ne dites rien ? C'est peut-être mieux. Je ne sais ce qui me retient de vous tirer une balle

dans la cervelle.

– Faites, madame, faites.

– Il n’y a personne dans la maison... personne ne saurait... on croirait à un accident.

– Tu es folle, dit André, ne fais pas cela.

– Tu as bien tué Beucage et je t’ai laissé faire, c’est à mon tour maintenant.

Guy ne bougeait toujours pas.

– Guy Verchères, l’Arsène Lupin canadien, la terreur des bandits, tué par une simple femme... ah, ah, c’est très drôle... Finissons-en. Faites votre acte de contrition, je compte jusqu’à trois... un... deux... trois...

Un coup de feu retentit.

Jeanne laissa tomber son revolver en poussant un cri de douleur.

Lucette, la petite servante, apparut dans l’embrasure de la porte, l’arme au poing.

– André Villecourt et vous, Jeanne Villecourt, alias Olga Kornieff, espionne au service de la Russie, je vous arrête au nom de la loi.

– Vous ? dit André en riant.

– Certainement. Je suis un agent du contre-espionnage. Elle donna deux paires de menottes à Verchères.

– Passez-leur cela aux poignets, Verchères, ça les tranquillisera.

Verchères obéit à l'agent du fédéral.

– Du beau travail, mademoiselle, vous êtes arrivée à temps.

Ils firent descendre leurs deux prisonniers dans le salon et les ligotèrent solidement aux fauteuils.

– Vous avez reçu la réponse à votre télégramme ? demanda Verchères.

– Oui. Il y a quelques minutes.

– C'est une espionne.

– Oui, vous aviez raison.

– Au début, dit Verchères, elle a très bien joué son rôle, mais comme elle devenait de plus en plus pressante, et devant son mari, j'ai commencé à douter de quelque chose. C'est alors que je lui

ai fait croire que j'étais épris d'elle.

– Et elle vous a cru ?

– Oui. Mon truc a très bien réussi.

Épilogue

On imagine la surprise du colonel et de Paul lorsqu'ils revinrent du village.

Verchères leur raconta toute l'affaire.

– C'est presque incroyable, dit Paul... mon propre cousin.

– C'est pourtant la vérité. Il s'est laissé ensorcelé par ce démon vivant... sa femme !

Un peu plus tard, ils organisèrent une perquisition dans la chambre des Villecourt.

Après de nombreuses recherches, on réussit à trouver le fameux morceau en forme de boule qui avait été dérobé ainsi que les faux plans.

Le lendemain, lorsque Belœil revint avec ses experts, il n'eut qu'à écouter les explications de Verchères et à ramener les deux prisonniers.

L'Arsène Lupin canadien, avec l'aide de Lucette Dubois, venait de mettre la main au collet

de l'une des plus dangereuses espionnes de
l'univers.

Cet ouvrage est le 595^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.